l'épopée et du poème didactique. Enfin, on regrettera quelques fausses notes dans l'essai d'un jeune latiniste incontestablement compétent : par exemple, à la p. 24 l'auteur parle à propos de *reseret* au v. 111 de la *Praefatio* d'un subjontif imparfait avec valeur potentielle ; en ce qui concerne le nom de l'auteur, aux pp. 12-13 et n. 5, Martorelli se réfère à la forme *Marius Claudius Victorius* en donnant l'impression au lecteur de la trouver dans la tradition manuscrite, où nous trouvons au contraire *Claudius Marius Victorius* ou *Victor*, et en général, il aurait été mieux de préciser pourquoi dans le livre — et pas de manière toujours cohérente — on a préféré la forme *Marius Claudius Victorius* à celle de *Claudius Marius Victorius* généralement suivie par les critiques.

Michele Cutino.

Philosophie.

E. A. Schmidt, Clinamen. *Eine Studie zum dynamischen Atomismus der Antike*, *Schriften der Philosophisch-historischen Klasse der Heidelberger Akademie der Wissenschaften*, *Band* 42 : Universitätsverlag Winter, Heidelberg, 2007, 204 pages.

E. Schmidt aborde dans cet ouvrage une question aussi délicate que déterminante dans la tradition atomiste et, plus généralement, dans la philosophie antique, à savoir la théorie épicurienne de la déclinaison (παρέγκλισις ou *clinamen*), selon laquelle les atomes peuvent parfois dévier spontanément de leur trajectoire.

Cette étude représente l'aboutissement d'une réflexion de longue haleine qui trouve son origine dans un séminaire sur le temps lucrétien et dans un colloque sur le mouvement épicurien, tenus à l'université de Heidelberg en 1973 et 1975. Mais c'est le double hommage rendu à A. Einstein et à F. Schiller au cours de l'année 2005 qui en déclencha la rédaction. Aussi E. Schmidt se réfère-t-il conjointement au physicien et au poète pour justifier l'orientation de ses travaux. A. Einstein, qui avait préfacé la traduction du *De rerum natura* publiée par H. Diels en 1923, voyait en effet en Lucrèce le pourfendeur du déterminisme mécaniste prôné par les premiers philosophes atomistes. Quant à F. Schiller, il s'était intéressé, dans ses dissertations médicales de jeunesse, aux rapports entre esprit et matière dans une perspective à la fois physiologique et philosophique. S'inscrivant dans la continuité de ces réflexions, E. Schmidt se propose d'étudier la physique atomiste et la conception épicurienne de la liberté humaine en référence à la notion d' « atomisme dynamique » reprise à E. Bignone (cf. « La dottrina epicurea del 'clinamen' »). Il s'agit à partir du *clinamen*, conçu comme principe de spontanéité atomique, de s'interroger sur : 1°) l'originalité de la physique épicurienne par rapport à l'atomisme démocritéen ; 2°) la fonction de la déclinaison dans le système épicurien ; 3°) la conception épicurienne du libre-arbitre ; 4°) le lien entre l'hymne à Vénus, sur lequel s'ouvre le *De rerum natura*, et l'atomisme épicurien.

Pour ce faire, E. Schmidt se fonde sur une analyse détaillée des vers lucrétiens consacrés à la déclinaison, qui constitue l'objet du second chapitre (« Die Darstellung der Lehre bei Lukrez : *De rerum natura* 2,216-213, p. 29-49). Cette relecture de Lucrèce permet de rappeler le caractère indispensable du *clinamen* au sein du système épicurien. Puisque les atomes sont, en vertu de leur poids, soumis à un mouvement de chute vertical et uniforme, ils ne pourront jamais se rencontrer pour former les agrégats qui constituent le monde s'ils ne dévient un tant soit peu de leur

trajectoire. Dans ces conditions, l'absence de référence explicite à la παρέγκλισις dans les textes conservés d'Épicure n'en est que plus surprenante. D'où l'intérêt de l'hypothèse formulée par D. Sedley (*Lucretius and the Transformation of Greek Wisdom*, p. 127), selon laquelle la théorie de la déclinaison, tardivement élaborée par Épicure, aurait été exposée dans son grand traité Περὶ φύσεως, dont il ne reste malheureusement que des fragments. Le chapitre suivant (p. 51-68), qui rassemble un grand nombre de témoignages antiques et modernes, de Philodème à G. Grössing en passant par E. Kant, permet de confirmer l'idée selon laquelle la παρέγκλισις remonte à Épicure et joue un rôle central dans la cohérence de la doctrine. Il en résulte que, comme l'avait pressenti K. Marx, cette potentialité de déviation inhérente à l'atome constitue un principe fondamental de la physique épicurienne, qui, contrairement à l'avis de nombreux critiques modernes, ne saurait en aucun cas être tenu pour un ajout secondaire. Pour confirmer cette interprétation, E. Schmidt revient dans le cinquième chapitre (p. 77-89) à la théorie du mouvement élaborée par les premiers atomistes. Se fondant sur le témoignage de Cicéron (*Fat.* 22 ; 46), l'auteur établit que, selon Démocrite, « le mouvement des atomes ne provient pas d'une cause extérieure, mais repose sur une impulsion/tendance/spontanéité inhérente aux atomes, qui sont caractérisés par l'élan, l'énergie, la vitalité » (p. 87). Cette interprétation conduit, dans le sixième chapitre, à la formulation d'une nouvelle hypothèse concernant la réception et la transformation épicuriennes de la théorie démocritéenne du mouvement : la déclinaison ne serait pas une nouveauté introduite par Épicure contre Démocrite, mais une réinterprétation du principe de vitalité interne prenant en compte la théorie des *minima*, le mouvement de chute provoqué par le poids, l' « isotachie » des atomes et le refus du déterminisme. Pour le dire simplement, Épicure aurait réduit le vitalisme des atomes démocritéens en faisant de leur poids l'origine de leurs mouvements verticaux et de vitesse égale. Dès lors, la force motrice prônée par Démocrite se serait muée chez Épicure en un principe de spontanéité minimale permettant de produire les chocs créateurs et de garantir l'indétermination. Après cette reconstitution hypothétique, E. Schmidt revient à Lucrèce, auquel il consacre les quatre derniers chapitres de son ouvrage : après avoir insisté sur l'idée que le sujet de la sensation n'est rien d'autre que la somme des atomes qui le constituent (p. 119-124), l'auteur analyse la théorie lucrétienne du libre-arbitre dans une perspective réductionniste. Évacuant toute relation causale, il propose d'assimiler purement et simplement la volonté au *clinamen* : la liberté et le désir seraient ainsi réductibles à la force motrice inhérente aux atomes de l'âme (p. 125-137). Pour étayer cette hypothèse, l'auteur remet ensuite en question l'antifinalisme lucrétien au motif que les arguments avancés par le poète contre la Providence divine (*DRN* II, 167-176 ; V, 156-165) supposent l'existence, au plan atomique, d'une pulsion intentionnelle, qui correspond à un double principe de construction de la nature et de libre-arbitre (p. 139-152). Cette analyse semble trouver son aboutissement et sa confirmation dans un rapprochement entre l'hymne à Vénus et la théorie du *clinamen* : la déesse symbolise la force de vie et la spontanéité de la nature (p. 153-159).

L'étude principale est complétée par quatre annexes concernant la théorie atomiste de la connaissance, l'in(di)visibilité des atomes, l'image des grains de poussière dans un rayon de lumière, la figure de Vénus, par une bibliographie (p. 181-189), et par une contribution du physicien Hans Günter Dosch sur la notion de « spontanéité dans la physique atomique du vingtième siècle ».

Comme on peut le deviner à la lecture de ce compte rendu, ce livre très dense fourmille de propositions et d'hypothèses novatrices concernant les nombreux problèmes posés par le *clinamen*. Néanmoins, dans le prolongement des controver-

ses suscitées par la théorie elle-même depuis l'Antiquité, un certain nombre de développements y sont contestables. Si on peut suivre l'auteur dans les premiers chapitres, et notamment lorsqu'il se livre à une reconstitution originale de l'histoire de la théorie du mouvement au sein de l'atomisme, son interprétation vitaliste et réductionniste du *clinamen* lucrétien n'emporte guère l'adhésion. Comment en effet attribuer un principe instinctif de volonté à des atomes, dont Lucrèce dit expressément qu'ils sont dépourvus de qualité (*DRN* II 842-864) et de sensibilité (*ibid.* 866-867) ? Puisque la vie provient de l'insensible (v. 870), force est d'admettre une discontinuité entre les atomes et leurs composés, comme l'a montré D. Sedley (« Epicurean Anti-Reductionism »). Dès lors, la volonté, au même titre que la vie, la sensibilité et le désir, doit se concevoir comme une « propriété émergente », issue de la composition des mouvements atomiques. C'est pourquoi elle ne peut, en tant que telle, être assimilée à la déviation d'un atome. Enfin, une lecture finaliste des vers lucrétiens est difficilement défendable. Même si Lucrèce évoque effectivement « les tentatives » de combinaisons effectuées par les atomes (*DRN* I 1026 ; V 425 ; 428), ces métaphores, qui découlent d'une personnification humoristique et polémique des atomes, ne supposent aucune intentionnalité créatrice. Elles renvoient au caractère précaire et contingent des *foedera naturae* (cf. A. Gigandet, « *Natura gubernans* »). Il faut se garder de confondre spontanéité aléatoire et intentionnalité créatrice.

Néanmoins, en dépit de — ou peut-être en raison de — ces réserves, on ne saurait trop recommander aux spécialistes de Lucrèce et de l'atomisme antique la lecture de cet ouvrage stimulant, qui a le mérite de suggérer de nouvelles pistes dans l'interprétation de la doctrine épicurienne.

Sabine Luciani.

Bernhard Koch, *Philosophie als Medizin für die Seele. Untersuchungen zu Ciceros* Tusculanae Disputationes (« Palingenesia », Band 90) : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2006, 218 pages.

Les *Tusculanes* ont longtemps fait l'objet d'études partielles, qui ne prenaient pas en compte l'ensemble de l'œuvre, tenu pour disparate, et tentaient le plus souvent de déterminer les sources grecques suivies par Cicéron dans tel ou tel passage. Plus récemment d'autres chercheurs, notamment A. Michel et C. Lévy, se sont attachés à montrer l'unité et la cohérence de ce traité cicéronien. Le livre de B. Koch, issu d'une dissertation de philosophie présentée à Munich (à la *Philosophische Fakultät S. J.*), se situe résolument dans cette perspective. Selon B. Koch, l'unité des *Tusculanes* réside dans leur visée thérapeutique : Cicéron cherche à libérer l'âme des passions, à établir en elle l'harmonie et à l'acheminer ainsi vers la vie heureuse.

B. Koch attire l'attention sur un texte de Stobée (*Eclogae*, 2, 7, p. 39, 20-42, 1 W.) qui transmet un témoignage d'Arius Didyme selon lequel Philon de Larissa — lequel fut le maître de Cicéron (à Rome, et non à Athènes comme il est dit p. 30) —, comparait le philosophe à un médecin et distinguait plusieurs phases dans la pratique médicale (et donc aussi la pratique philosophique) : une phase protreptique, qui vise à rendre le patient disponible pour le traitement, une phase thérapeutique et une phase « préservatrice », ayant pour but de maintenir la santé retrouvée grâce à la thérapeutique (à propos de cette dernière phase, le texte est à vrai dire moins clair). B. Koch prend ses distances avec R. Hirzel, qui concluait du texte de Stobée que les *Tusculanes* ont pour source un livre de Philon, et avec ceux,

comme A. Grilli et M. Schofield, qui estiment que la division de Philon explique le plan du corpus cicéronien dans son ensemble. Pour lui cette division n'en est pas moins de grande importance pour comprendre les *Tusculanes* : consciemment ou non (p. 54), Cicéron l'aurait adoptée comme principe structurant de son traité.

Le livre de B. Koch suit lui-même la division de Philon : après un chapitre d'introduction (« Grundlegendes »), le chapitre II étudie les cinq prologues comme relevant du *logos* protreptique (il s'agit de gagner le lecteur à la philosophie et à l'idée que la philosophie peut guérir l'âme). Le chapitre III traite du *logos* thérapeutique dans les *Tusculanes* IV, III, I et II, abordées dans cet ordre (la IV^{e} conférence est traitée en premier, car elle propose une théorie générale de la passion). Enfin le chapitre IV étudie le V^{e} livre en tant que *logos* « préservateur » (« Bewahrender Logos »), c'est-à-dire un *logos* qui a pour but de maintenir la paix de l'âme, la guérison obtenue ne devant pas rester un effet momentané.

B. Koch souligne fortement un aspect essentiel des *Tusculanes*. Le « commentaire philosophique » (cf. p. 16) qu'il donne des textes est toujours intéressant et stimulant. L'auteur apprécie fort justement les influences respectives du Portique et de la Nouvelle Académie et le rôle joué par la rhétorique cicéronienne. Il nous semble cependant que, reconstruisant la démarche de Cicéron d'après la division philonienne, il ne s'intéresse pas suffisamment au plan adopté par Cicéron lui-même. Il aurait pu s'efforcer de montrer plus nettement comment la cure philosophique se développe de la I^{ère} à la V^{e} conférence. D'autre part, il minimise à l'excès la place tenue par la personnalité propre de Cicéron (cf. p. 168-169) : de ce point de vue, la lecture de son livre sera heureusement complétée par celle d'un autre livre paru deux ans après, outre-Rhin également, celui d'Eckard Lefèvre (*Philosophie unter der Tyrannis. Ciceros* Tusculanae Disputationes, Heidelberg, 2008).

François Guillaumont.

Ingo Gildenhard, Paideia Romana : *Cicero's* Tusculan Disputations (Cambridge Classical Journal, Proceedings of the Cambridge Philological Society, Supplementary Volume 30) : Cambridge, Cambridge University Press, 2007, 325 pages.

Paru un an après celui de B. Koch (voir notre compte rendu ici même) et un an avant celui d'E. Lefèvre (Philosophie unter der Tyrannis. Ciceros Tusculanae Disputationes, Heidelberg, 2008), l'ouvrage d'Ingo Gildenhard témoigne de l'intérêt actuel de la recherche pour les *Tusculanes*. L'auteur souligne l'aspect didactique d'une œuvre qui est, selon lui, non pas un traité latin de philosophie grecque, mais « a Roman drama in education » (p. 4), visant à proposer et à illustrer un nouveau type d'éducation.

Le premier chapitre (« The form — enigmas and answers ») relève un certain nombre d'aspects déconcertants des *Tusculanes* : par exemple le titre, l'anonymat des interlocuteurs, la mise en scène réduite au minimum, la surabondance des citations poétiques, le fait que Cicéron se présente lui-même en professeur, voire en sophiste. Selon I. Gildenhard, ces aspects déconcertants s'expliquent par la situation politique : Cicéron entend protester contre la dictature de César, qui l'a écarté de la vie politique, l'a condamné à un *otium* sans *dignitas* et l'a ravalé au rang d'un maître de rhétorique et de philosophie. Mais l'enseignement, seule activité qui reste à Cicéron, n'a pas que des côtés négatifs. C'est aussi le moyen de former une nouvelle génération d'aristocrates romains, capables de résister à la dictature et peut-être de faire revivre un jour la *respublica*. Le second chapitre (« The prologues

— *in tyrannum* and cultural warfare ») analyse de façon précise et détaillée les prologues des cinq livres. L'auteur montre comment Cicéron justifie son projet philosophique en le situant dans le contexte politique et les traditions intellectuelles de la Grèce et de Rome. L'accent est mis notamment sur le prologue du livre III, où la crise de la République romaine est définie comme une crise de l'éducation, que la *paideia Romana* de Cicéron est en mesure de résoudre. Enfin un troisième chapitre (« The plot — teacher and student ») explore la dramaturgie des *Tusculanes* et étudie l'interaction maître — disciple, c'est-à-dire essentiellement les passages dialogués, qui apparaissent surtout dans les deux premières conférences.

Dans ce livre clair et bien informé, I. Gildenhard attire à juste titre l'attention sur un aspect important et relativement négligé des *Tusculanes*. Après Hermann Strasburger, il souligne avec force le caractère politique de l'œuvre. Certes les *Tusculanes* ne sont pas seulement « a pedagogical drama » (p. 2 et p. 235). L'auteur en est conscient et se propose d'aborder d'autres aspects de l'œuvre dans un travail ultérieur (voir p. 4 et 277).

Quelques remarques de détail. P. 36, la thèse selon laquelle le sage serait indifférent à la douleur jusque dans le taureau de Phalaris (*Tusc.* II, 17-18) est qualifiée de « pseudo-épicurienne » ; cette remarque doit être nuancée si l'on se réfère à Diogène Laërce, X, 118. P. 54 : à notre avis, le passage allégué (*Lucullus*, 61 : ... *cum tantis laudibus philosophiam extuleris Hortensiumque nostrum dissentientem commoueris* ...) ne permet pas de dire que, dans le dialogue cicéronien qui porte son nom, Hortensius se soit « converti » à la philosophie après le discours de Cicéron (comparer *De diuinatione*, I, 8 : *disputatio Cottae, quamquam labefactauit sententiam meam, non funditus tamen sustulit*). On ne peut pas suivre l'auteur, p. 108, quand il écrit à propos de Cicéron et du prologue du premier livre : « His rhetoric of Roman superiority becomes belligerent, even racist » (dans la mesure où, en I, 2, les Romains sont dits supérieurs *par nature*). Pour Cicéron, comme pour Platon, les âmes ne sont pas égales entre elles : certaines sont naturellement disposées à accueillir l'enseignement philosophique (voir *Tusc.* II, 11 ; comparer Platon, *rép.*, notamment 485 a-487 a). Cicéron veut dire, sans doute, que ces natures philosophiques ont toujours été particulièrement nombreuses parmi les Romains, ce qui n'a rien à voir avec le racisme ! P. 206 : on hésitera à voir dans les prologues des 4ème et 5ème *Tusculanes* un appel, même « latent », au tyrannicide.

François Guillaumont.

Histoire des sciences

Jill Harries, *Cicero and the Jurists. From Citizen's Law to the Lawful State* : Londres, Duckworth, 2006, 256 pages.

Après de nombreux travaux sur l'Antiquité tardive, Jill Harries se tourne vers la république romaine avec cet ouvrage sur Cicéron et les juristes. L'auteur entend à la fois montrer que les juristes à la fin de la république n'ont plus la même importance sociale, et politique et que Cicéron découvre tardivement l'importance du droit et de la jurisprudence. Ces deux thèmes se trouvent développées tout au long du livre, tantôt juxtaposés, tantôt entrelacés. L'analyse part de Q. Mucius Scaevola le Pontife et des jugements portés sur lui par Cicéron : il s'intéresse à ce juriste en 51, au moment où il est proconsul de Cilicie et adopte une partie de son édit provincial, puis en 44, dans le livre III du *De officiis*, où il souligne l'impor-